

# **L'AVENTURE CHINOISE**

## **UNE FAMILLE SUISSE À LA CONQUÊTE DU CÉLESTE EMPIRE**

**Du 6 avril au 2 juillet 2017**

### **DOSSIER DE PRESSE**

#### **Sommaire**

- 1. Présentation de l'exposition**
- 2. La famille Loup, une histoire de pionniers**
- 3. Le voyage pour la Chine**
- 4. Opium et vieilles dentelles**
- 5. Une cohabitation difficile**
- 6. Souvenirs et curios**
- 7. Des montres pour la Chine**
- 8. Le négoce horloger**
- 9. L'héritage Loup à la Fondation Baur**
- 10. Informations pratiques**

## 1. PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION

### *L'Aventure chinoise, Une famille suisse à la conquête du Céleste empire*

Du 6 avril au 2 juillet 2017

Longtemps conservées au fond d'une malle, des lettres décrivent la fortune, le négoce et les états d'âme d'une famille partie du canton de Neuchâtel au XIX<sup>e</sup> siècle vendre des montres aux Chinois. Chez un antiquaire de la même région, d'anciens albums constellés de photographies de ces pionniers ont été miraculeusement retrouvés. Ces précieux témoignages enfin réunis permettent de reconstituer l'histoire des Loup de Chine, près d'un siècle de péripéties au sein du Céleste empire, à une époque où les citoyens suisses étaient migrants...

Si la saga de ce clan suscite l'intérêt de la Fondation Baur, c'est en premier lieu parce qu'elle est représentative d'une catégorie d'Helvètes qui se sont expatriés dans l'espoir d'améliorer leur existence et au nombre desquels figure Alfred Baur (1865-1951) lui-même. Ce chapitre, qui demeure peu exploré dans les livres d'histoire, appartient à notre héritage commun. Il rappelle que la Suisse n'a pas toujours été le petit miracle économique que l'on connaît, mais que le pays s'est avant tout bâti sur l'esprit aventureux et l'abnégation de ces ancêtres.

La seconde raison pour laquelle le récit de la vie de cette famille trouve sa place au musée Baur est parce qu'il décrit le parcours de certains objets conservés dans ses murs. La provenance de porcelaines, jades et pierres dures, cloisonnés, textiles, flacons à tabac ou autres se trouve soudain révélée. Acquisés au tournant du XX<sup>e</sup> siècle par l'intermédiaire de l'un de ses membres, Gustave Loup (1876-1961), ces antiquités ont vécu le lent déclin puis la chute d'un empire millénaire ainsi que la rencontre choc de deux cultures, radicalement différentes. Elles ont été dénichées en Chine, envoyées par bateau, pour finalement arriver en Suisse entre les mains de l'un des plus grands collectionneurs d'art asiatique de l'époque. Ainsi, cette formidable épopée raconte-t-elle tout simplement une partie de notre histoire commune, palpitante.

Commissaire de l'exposition : Estelle Niklès van Osselt

Scénographie : Nicole Gérard

Auteurs du catalogue : Christiane Perregaux-Loup et Estelle Niklès van Osselt

## 2. LA FAMILLE LOUP, UNE HISTOIRE DE PIONNIERS

L'épopée commence avec un certain Eugène Borel (1838-1887). Il fait un apprentissage de commerce dans la maison horlogère Vaucher Frères de Fleurier (canton de Neuchâtel) qui possède déjà un comptoir en Chine. En 1857, il quitte la Suisse pour l'empire du Milieu « par la malle de l'Inde », afin d'entrer au service de cette même société. Le jeune homme de dix-neuf ans découvre Hong Kong, Macao et Canton, les yeux écarquillés. Deux ans plus tard, un compatriote du nom de Pierre-Frédéric Loup (1840-1899), en provenance de Môtiers dans le Val-de-Travers, arrive à son tour dans la cité portuaire. Il a été employé pour l'épauler. Les deux hommes, qui affrontent désormais ensemble les difficultés du quotidien en terre étrangère, se lieront d'amitié avant de devenir beaux-frères, dix ans plus tard.

La suite de cette aventure est intrinsèquement liée aux rebondissements de l'histoire. Dans le sillon des avancées militaires, les négociants ouvrent de nouveaux comptoirs. Ainsi les Loup partent-ils tout d'abord s'installer à Shanghai, puis Tianjin et Pékin. Si la première maison pour laquelle ils travaillent fait faillite (1868), ils choisiront chacun de prendre un nouveau commerce à leur compte. Eugène s'essaiera à l'exportation de marchandises diverses, dont des cocons de vers à soie, avant de rentrer en Suisse définitivement. Pierre rachètera la succursale de la société horlogère L. Vrand & Co de Tianjin et Pékin en 1881 qu'il transformera en négoce prospère et léguera ensuite à ses trois fils. Bernard, Gustave et Albert naîtront tous trois dans la concession française de Tianjin. Bientôt, chaque frère trouvera sa voie. Gustave, l'aîné, formé à l'art de l'horlogerie s'oriente progressivement vers le commerce d'antiquité chinoises à destination de la Suisse où Alfred Baur fera partie de ses clients. Albert deviendra architecte. Ses constructions – demeures privées, bâtiments culturels, publics ou commerciaux – existent encore en Chine à Tianjin ou en Suisse notamment. Finalement Bernard, le cadet, restera dans le négoce familial.

Des trois fils Loup nés en Chine, un seul aura une descendance : Bernard, désormais en charge de la gestion de l'entreprise et des biens immobiliers ; il incarnera le rôle de gardien des intérêts familiaux envers et contre tout. Subissant tour à tour la chute de l'empire, la dépression, l'invasion puis la difficile occupation japonaise, la guerre civile, le lent démantèlement des concessions puis l'arrivée des communistes au pouvoir, il sera le dernier à rentrer, en 1954, ayant renvoyé femme et enfants depuis longtemps. Il tiendra bon jusqu'à ce que la pression exercée par le nouveau gouvernement sur les propriétaires soit trop forte et sera finalement contraint de signer la cession de toutes les possessions familiales afin de rentrer en Suisse, définitivement. Ainsi s'achève l'épopée des « Loup de Chine » après trois générations et presque un siècle de péripéties.

### 3. LE VOYAGE POUR LA CHINE

Partir pour la Chine au XIX<sup>e</sup> siècle n'était pas une mince affaire ! Depuis la Suisse, en particulier, rien n'est facile. En effet, les lignes de chemin de fer n'existent que par portions et leur construction ne progresse que lentement, longtemps stoppée par le percement de tunnels ou la construction de ponts. Il fallait donc souvent emprunter les services de diligences pour rejoindre diverses villes portuaires.

Le passage par l'Angleterre s'impose, dans un premier temps, avant que le port de Marseille ne prenne sa place. L'abandon du contournement de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance et les nouveaux itinéraires qui proposent un passage par le désert égyptien tout d'abord, puis l'ouverture du canal de Suez par la suite (1869), en sont la cause.

L'idée même d'atteindre la Chine en partant de Suisse devait être complètement folle. On partait sans savoir si l'on pourrait arriver, voire même revenir...

Le récit d'un premier négociant horloger neuchâtelois parti pour Canton en 1838, Auguste Jeanneret-Oehl (1815-1891), nous apprend que la traversée dure alors plus de 150 jours (5 mois), car le bateau qui l'emmène contourne encore le continent africain. Le jeune homme fait partie des quatre seuls passagers à bord d'un navire marchand. Ses trois autres compagnons officient tous pour des maisons de thé britanniques.

Vingt ans plus tard, Eugène Borel (1838-1887) quitte Neuchâtel à son tour pour Hong Kong. L'itinéraire emprunté n'est plus le même. On passe désormais par la mer Méditerranée en accostant au port d'Alexandrie. Passagers et bagages sont ensuite transportés, en rupture de charge, jusqu'à Aden où le voyage se poursuit : Pointe de Galle, Madras, Calcutta, Penang, Singapour, Saïgon, Hong Kong et Shanghai... Un peu plus de deux mois suffisent alors pour arriver à destination.

Deux ans après lui seulement, Pierre Loup (1840-1899) quitte le Val-de-Travers. Il se rend à Marseille depuis Genève en train, grâce à une nouvelle ligne ferroviaire qui vient d'être inaugurée (1858). Tout comme Eugène, il monte à bord d'un paquebot appartenant à une compagnie de navigation qui transporte surtout des voyageurs, leurs bagages et du fret aussi, bien sûr. A son retour en 1872, il empruntera pour la première fois le canal de Suez, dont les photos célébrant cet incroyable événement demeurent depuis, dans les archives familiales.

Dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le Japon devient également accessible aux étrangers. Longtemps fermé au monde extérieur, le Pays du Soleil levant attire à son tour les Occidentaux. Curieux d'explorer cette terre inconnue, mais aussi avides d'y établir de nouveaux marchés, beaucoup d'européens traversent alors la mer de Chine pour découvrir l'archipel.

## 4. OPIUM ET VIEILLES DENTELLES

Malgré des velléités expansionnistes, les Etats européens doivent faire profil bas et se soumettre, pour un temps, au bon vouloir des autorités chinoises en demeurant sagement aux frontières de l'Empire. Complètement dépendants de produits comme la soie, la porcelaine, la laque et le thé surtout, dont les Pays-Bas ou la cour de Grande-Bretagne s'étaient entichés, il est désormais impossible de songer à en interrompre l'approvisionnement. Les péripéties d'exploration de Robert Fortune (1812-1880), botaniste écossais secrètement envoyé dans l'empire du Milieu pour y dérober des plants de thé destinés à être repiqués en Inde ou pour espionner l'élevage délicat des vers à soie, illustrent parfaitement cette nécessité.

La Chine, qui accepte volontiers de vendre ses produits à l'exportation, renâcle à la réciprocité, provoquant l'ire des Occidentaux qui se lancent dans le commerce lucratif de l'opium. La dépendance grandissante des Chinois à cette drogue déséquilibre la balance commerciale de l'Empire qui tente de riposter en multipliant les lois prohibitives et les saisies de marchandises illicites. La Chine est affaiblie par la contrebande et les deux guerres qui s'en suivent, de 1839 à 1842 pour la première et de 1856 à 1860 pour la seconde, se soldent en faveur des nations européennes – une ère impérialiste débute alors.

Les militaires commencent par s'installer dans les quelques nouveaux ports autorisés puis pénètrent plus avant, de manière éhontée. A leur suite s'engouffrent des aventuriers assoiffés de découverte, et surtout de richesses, des ingénieurs embauchés pour planifier et construire d'indispensables commodités de circulation ainsi que de transport (aussi bien pour les marchandises que pour les troupes armées) ; enfin des colons, et parmi lesquels beaucoup de négociants, à la recherche d'un nouvel Eldorado. Au-delà des affaires potentielles, qui motivent effectivement bon nombre d'entre eux, la découverte d'un nouveau monde est aussi excitante.

Bientôt les Occidentaux s'organisent dans les concessions de Shanghai et Tianjin ou les légations de Pékin. Si l'intérêt que les Chinois portent à l'horlogerie se confirme, on constate que les Européens rivalisent d'imagination lorsqu'il s'agit de commerce. En plus des pendules et montres de toutes sortes, les comptoirs proposent une grande variété d'articles cherchant à fidéliser cette extravagante clientèle. C'est à celui qui trouvera le meilleur produit, qui saura la séduire, l'envoûter, et qui du coup fera fortune.

En marge du négoce de leurs époux, Mmes Laure Borel à Neuchâtel et Adèle Loup à Tianjin entreprennent un commerce de textiles, soieries et fourrures. Pour ce faire, elles exploitent les interstices des caisses d'horlogerie. Leurs produits semblent ravir les Neuchâteloises autant que les Chinoises...

## 5. UNE COHABITATION DIFFICILE

Au moment du séjour d'Eugène Borel entre Hong Kong et Canton, les Européens conquièrent enfin, par la force pendant les guerres de l'Opium, le droit de s'implanter en divers lieux stratégiques de l'Empire. A contrecœur, la Chine ouvre ses portes et les « diables d'étrangers » s'installent progressivement dans certains ports, à Shanghai, dans les concessions de Tianjin ou les légations de Pékin.

L'accueil que leur réserve la population indigène, souvent exploitée pour accomplir les basses besognes, est froid, voire même hostile. A plusieurs reprises, lors des décennies qui suivront, cette méfiance sera attisée et instrumentalisée par diverses factions gouvernementales dans le but de se débarrasser définitivement de ces nouveaux venus, indésirables.

En 1857 par exemple, une tentative d'intoxication massive des Européens eut lieu à Hong Kong. Les Chinois qui préparaient le pain, mais n'en consommaient pas, eurent la « brillante » idée de l'agrémenter d'arsenic. Trop pressés d'atteindre leur objectif, ils en ajoutèrent des quantités démesurées qui n'eurent du coup pas l'effet escompté. Pris d'abondants vomissements, les étrangers eurent la vie miraculeusement sauvée, mais prirent la mesure de la haine qu'ils généraient. Cette tentative de chasser les Occidentaux par la violence ne sera que la première d'une longue série dont Eugène Borel, puis les Loup vivront plusieurs épisodes...

A Tianjin encore, en 1870, la haine suscitée par les Occidentaux est à son comble et engendrera un triste massacre. Un soulèvement populaire d'une violence inouïe mène les révoltés chinois dans la concession française. Ces derniers trucident indifféremment, et de la manière la plus atroce, tous les Européens, hommes, femmes, religieuses, enfants, qui ont le malheur de croiser leur chemin. Cette fureur aveugle sème la terreur parmi les étrangers résidant en Chine qui dormiront pendant longtemps encore avec un fusil dans leur lit. Eugène Borel aura la chance d'en réchapper, dissimulé par son boy plusieurs jours dans une cheminée d'angle.

Au mois de juin 1900, les Boxers, ainsi surnommés car ils appartiennent à une secte qui enseigne la pratique d'un art martial supposé offrir des pouvoirs surnaturels, sortent de l'ombre et se soulèvent contre l'ennemi étranger. Les puissances occidentales réussirent, une fois encore, à s'extirper *in extremis* de ce catastrophique guêpier. La famille Loup connaîtra, elle aussi, les affres de la révolte des Boxers. Durant l'été, les deux frères Gustave et Bernard se trouveront pris dans la tourmente, au sein de la ville de Tianjin. Ils se joindront aux forces alliées et recevront plus tard, l'ordre de la « Médaille de guerre chinoise » avec agrafe « Délivrance de Pékin », pour service rendu à la nation britannique. La vie des pionniers n'était pas un long fleuve tranquille.

## 6. SOUVENIRS ET CURIOS

Dans une lettre du 21 juin 1880, on sent Adèle Loup, épouse de Pierre, tout excitée. Voilà que la Chine intéresse toujours Paris et même plus qu'avant ! L'Empire n'est plus seulement celui que l'on rencontrait aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles dans les salons et palais royaux ou, plus récemment, dans les musées ayant réunis un certain nombre d'objets de voyageurs enrichis de pièces provenant du Sac du Palais d'été de 1860. Eugène Borel, lui-même, avait ramassé et rapporté deux cloisonnés impériaux cabossés, abandonnés sur la chaussée, peu après le pillage de la fameuse résidence.

En France, le goût de l'Extrême-Orient se prolétarise et Adèle raconte : « Tu sais peut-être déjà qu'un voyageur d'une maison de Paris, a passé tout l'hiver à Pékin pour collectionner des bibelots, et il en a payé des prix fous ! [...] Depuis lors, les voyageurs du 'Bon Marché' sont aussi passés. [...] Un autre, un Monsieur Samuel Bing, chef d'une maison et grand amateur, est reparti après avoir ravagé les magasins de Tianjin et Pékin. Ils ont tous payé [...] trois fois plus qu'on ne paie habituellement. Avec cela, tous les frais de voyage et de commissions... Il faut que les bibelots se vendent joliment bien pour qu'on leur fasse une telle chasse ! »

Des dizaines de maisons ouvrent à Paris où les curios sont à la mode. Un peu plus tard la Suisse succombe, elle aussi, à la Chine et au Japon et plusieurs magasins s'ouvrent et vendent des produits d'Extrême-Orient. La maison Barrelet à Vevey, un temps associée avec le frère d'Eugène, Léopold, qui s'établira à Genève. Les bijoutiers et antiquaires Tardy, genevois renommés de la ville de Calvin qui abrite également des collectionneurs d'art chinois dont Alfred Baur. En 1872, le Chinois Tchintani arrive à Genève pour travailler avec le sinologue François Turretini (1845-1908) qui crée, dans sa maison, une imprimerie chinoise où il éditera de nombreux ouvrages. En 1875, il ouvre un magasin de thé chinois, toujours en activité. Gustave Loup finalement en fera son métier, il devient marchand et antiquaire. Bien qu'horloger-bijoutier de formation, c'est en Chine, à Tianjin et à Pékin, qu'il se passionne pour les antiquités. Sa maison « La Chine antique », sise rue Céard à Genève, lui permettra d'organiser un véritable commerce entre ses deux pays dans les années 1920.

Dans un premier temps, on acquiert des curios comme on rapporte des souvenirs de voyage. Les vendeurs les exhibent, pêle-mêle, en rangs serrés. Matières, formes, sujets, fonctions et époques sont indifféremment associés. Il faut attendre la fin du XIX<sup>e</sup>, le début du XX<sup>e</sup> siècle, pour que l'intérêt de premiers collectionneurs acharnés engendre enfin des considérations scientifiques et muséographiques.

## 7. DES MONTRES POUR LA CHINE

Si les premières pièces horlogères à destination de la Chine sont réservées à une élite – pendules richement ornées, automates variés, boîtes à musique ou montres à complications – les garde-temps envoyés par la suite se diversifient pour satisfaire aux besoins d'une clientèle élargie. On exporte nombre de calibres « chinois » notamment, petites merveilles de technologie.

Ces montres de poche, logées dans un boîtier rond, possèdent en général un capot poli, parfois finement incisé. Un mécanisme gravé se découvre lorsque le secret du revers est actionné. Les plus belles pièces de ce genre présentent une couronne et un pourtour sertis de perles fines, enserrant un décor peint aux émaux dans la plus pure tradition genevoise. Imaginée à Londres tout d'abord, puis développée par la famille Bovet à Fleurier, bientôt suivie d'autres, la montre dite « chinoise » part à la conquête du marché qui porte son nom.

Un vaste choix horloger semble avoir garni les vitrines des échoppes occidentales, des pièces les plus élaborées en termes de matériaux, techniques et ornements, aux plus sobres. On dénombre un large éventail de décors, principalement inspirés de la tradition artistique européenne. On relève toutefois, çà et là, quelques compositions se faisant le reflet de la vie locale : jonques voguant sur la mer, représentations de ports, pagodes, mandarins ou élégantes richement vêtues. Manifestement les Occidentaux tâtonnent, ils aimeraient tant proposer des marchandises accommodées au goût chinois, mais la rencontre des cultures s'annonce difficile et de nombreuses idées ont été explorées à ces fins, qui se sont révélées diversement fructueuses.

La langue et l'écriture ont, sans nul doute, constitué l'un des premiers obstacles à surmonter. En effet la manufacture Bovet, probablement renseignée sur le sens inversé de la lecture du chinois, avait tout d'abord pensé retranscrire son nom à l'envers. Ainsi au début du XIX<sup>e</sup> siècle, certaines montres se sont-elles vues temporairement affublées de la marque « Tevob », pensant que les Célestes la déchiffraient plus aisément...

D'autres expérimentations destinées à fidéliser cette nouvelle clientèle peuvent être encore relevées. On découvrit bientôt que la lecture des chiffres romains n'allait pas de soi notamment, et diverses possibilités d'ajustement du dessin du cadran furent alors explorées. Ainsi trouve-t-on parfois appliquée la partition horométrique chinoise qui divise la journée en douze séquences représentées par les caractères horaires relatifs. Ce schéma ne subsistera cependant qu'un temps, car les Célestes prirent rapidement l'habitude de consulter des garde-temps au graphisme occidental, qui incarnèrent désormais la norme.

## 8. LE NÉGOCE HORLOGER

L'empire de Chine a suscité la curiosité de l'Occident avant d'attiser sa convoitise. De leur côté les « Célestes » ne prêtaient que peu d'attention à ces voyageurs venus de l'ouest, sans grand intérêt, et pour qui une méfiance respectueuse était de mise.

L'histoire raconte que c'est un jésuite qui aurait finalement trouvé le moyen d'accéder à la cour des Ming (1368-1644). Après de multiples demandes d'audience refusées, le père Matteo Ricci (1552-1610) aurait eu le premier l'idée d'offrir des pendules à l'empereur. Cette astuce lui ouvrit toutes grandes les portes du Palais car le Fils du ciel, conquis, fut bien forcé de faire appel à ses services pour les remonter ainsi que pour leur entretien. Les eunuques formés par la suite au bon fonctionnement des horloges tremblaient devant l'éventualité d'un dérangement et mirent donc tout en œuvre pour que le savant européen demeure auprès d'eux, comme une assurance-vie. Ainsi les jésuites s'invitèrent-ils subrepticement à la tête de l'empire...

Si les missionnaires s'étaient désormais introduits, faisant valoir leurs connaissances techniques et scientifiques, il n'en était pas de même pour les autres étrangers. La ruée vers la Chine devait encore se faire attendre, pour un temps.

Dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, beaucoup d'Européens décident de partir tenter leur chance dans l'empire du Milieu, qui attire désormais des agioteurs de tout poil. Le domaine de l'horlogerie, qui occupe alors une importante partie des transactions, fait l'objet d'une rude concurrence. De nombreuses manufactures européennes installent leur comptoir à Canton dans l'espoir d'y faire fortune. Les citoyens suisses, empêtrés dans des crises répétées qui s'abattent sur l'industrie horlogère, voient dans l'ouverture du marché chinois une opportunité inespérée. Dans ce contexte apparaît, puis se développe, la production des fameuses montres « chinoises ». Contrairement à ce que suggère cet adjectif, il ne s'agit pas de pièces conçues en Chine, mais de garde-temps manufacturés en Suisse, destinés au marché chinois. L'établissement de « montres chinoises » à Genève et dans la région du Val-de-Travers (canton de Neuchâtel), à Fleurier notamment, stimule l'économie locale et encourage le départ de nombreux aventuriers.

Au fil du temps les négociants, qui sans cesse dressent le bilan de leurs efforts, repèrent que certaines marchandises trouvent un écho particulier auprès des locaux. Des montres de seconde catégorie notamment, dites « à sujet leste », remportent un franc succès auprès de la gent masculine. Il y a encore la relation spéciale que les Chinois entretiennent avec les oiseaux de toutes sortes et qui stimule leur intérêt pour des pièces précises. Cette affection les rend très friands de *singsong birds*, des boîtes ou des cages agrémentées d'oiseaux chanteurs automates. Cette véritable passion fit que les Européens, citoyens suisses en tête, ne mirent pas longtemps avant d'avoir l'idée d'exporter des pendules à coucou. Les négociants européens ne se contentèrent bientôt plus des garde-temps et cherchèrent rapidement à diversifier leur offre, proposant, en plus des montres, un large éventail de marchandises dans leurs boutiques. C'est dans cette bouillonnante atmosphère que le clan des Loup fera ses premiers pas en terre chinoise.

## 9. L'HÉRITAGE LOUP À LA FONDATION BAUR

Une dédicace inscrite à la plume figure dans un ouvrage ayant appartenu à Alfred Baur. Sur la page de garde de *La montre chinoise*, on peut lire : « À Monsieur A. Baur. Hommages respectueux d'un collaborateur. G. Loup. Genève, décembre 1919. » Il s'agit de l'une des premières mentions de Gustave Loup dans les archives de la Fondation. Puis, dans les pages jaunies du courrier du collectionneur, précieusement conservées dans des classeurs fédéraux, méthodiquement rangées par marchands et de manière chronologique, on découvre une abondante correspondance entre les deux hommes. On ne sait pas quand, ni comment ils se rencontrèrent, mais les premières lettres apparaissent dès 1923. Un an plus tard, Gustave Loup reçoit le collectionneur et son épouse à Pékin. Il leur servira de guide lors du seul grand périple asiatique qu'ils accompliront.

Un certain respect tout d'abord, puis une relation de confiance s'instaure entre les deux Suisses qui échangent de nombreuses considérations sur la Chine, sa culture et les curios. Baur se laisse séduire, il achète beaucoup d'objets, parfois même par lots entiers. Il prend ensuite le temps de la réflexion, les considère avec attention, conserve les plus beaux exemplaires et revend les moins convaincants. Avec le temps, le goût du collectionneur s'aiguise, ses exigences s'affinent et il se met en quête de pièces spécifiques.

Même si Gustave Loup ne détrônera jamais le marchand japonais Tomita Kumasaku (1872-1953) dans la constitution de ses collections, Alfred Baur aura toujours pour lui une affection particulière. Peut-être possédaient-ils en commun la témérité des esprits pionniers, partis à l'aventure au bout du monde ? Il n'en demeure pas moins que de nombreuses pièces aujourd'hui conservées dans les murs de la Fondation - la majorité des flacons à tabac, les cloisonnés, des jades ainsi que les robes impériales et textiles brodés, par exemple - sont issues du commerce des Loup de Chine. Elles nous racontent, à leur manière, la rencontre de l'Occident et de l'Extrême-Orient, l'histoire entre l'Europe et la Chine aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

De son côté, Gustave Loup conservait des dossiers remplis de papiers divers : notes griffonnées, articles de journaux découpés et commentés, extraits de textes rédigés à la machine pour de futures publications ou photographies annotées. On y découvre pêle-mêle le vécu et les idées d'un homme de son temps. Souvent sérieux, instructifs, émouvants ou parfois même drôles, ces commentaires éclairent l'existence des pionniers et de leurs activités d'un jour nouveau. Au crépuscule de sa vie, Gustave raconte et se raconte. Ces documents constituent une source précieuse, nous renseignant sur la vie d'un marchand installé entre la Chine et la Suisse et dont les antiquités enrichissent aujourd'hui les collections de la Fondation.

## 10. INFORMATIONS PRATIQUES

### L'AVENTURE CHINOISE UNE FAMILLE SUISSE À LA CONQUÊTE DU CÉLESTE EMPIRE

Dates	6 avril au 2 juillet 2017
Lieu	Fondation Baur, Musée des Arts d'Extrême-Orient 8 rue Munier-Romilly 1206 Genève – Suisse Tél. : +41 22 704 32 82 Site : <a href="http://www.fondation-baur.ch">www.fondation-baur.ch</a> Email : <a href="mailto:musee@fondationbaur.ch">musee@fondationbaur.ch</a>
Horaires d'ouverture	Ouvert de mardi à dimanche de 14h à 18h (lundi fermé), jusqu'à 20h lors des visites commentées publiques (voir ci-dessous)
Tarifs d'entrée	Plein tarif : CHF 15.- AVS, AI et étudiants : CHF 10.-
Commissaire	Estelle Niklès van Osselt, conservatrice
Scénographie	Nicole Gérard
Contact presse	Fondation Baur, Musée des Arts d'Extrême-Orient Secrétariat Tél : +41 22 704 32 82 Email : <a href="mailto:musee@fondationbaur.ch">musee@fondationbaur.ch</a>
Catalogue	<i>L'Aventure chinoise, Une famille suisse à la conquête du Céleste empire</i> , par Estelle Niklès van Osselt et Christiane Perregaux-Loup, Fondation Baur, Cinq Continents, Genève, Milan, 2017.
Médiation culturelle	Anne-Sophie Kreis, <a href="mailto:mediation@fondationbaur.ch">mediation@fondationbaur.ch</a>
Visites commentées publiques :	à 18h30 les mercredis 12 et 26 avril, 10 et 31 mai, 14 et 28 juin 2017
Visites commentées privées :	Sur réservation auprès du secrétariat